

## L'année 1647 en Huronie

Léo-Paul Desrosiers

Volume 2, numéro 2, septembre 1948

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801454ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801454ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desrosiers, L.-P. (1948). L'année 1647 en Huronie. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 2(2), 238–249. <https://doi.org/10.7202/801454ar>

## L'ANNEE 1647 EN HURONIE<sup>1a</sup>

1647 — La Huronie redoute l'offensive générale qui a frappé les Algonquins au printemps. Elle supprime le voyage annuel de traite à Québec pour garder tous les hommes au poste. De cette façon, elle ne subit pas, sur l'Outaouais et sur le Saint-Laurent, les défaites habituelles qui lui coûtent ordinairement tant d'hommes et tant de marchandises. Bien ravitaillée en marchandises françaises durant les années 1645 et 1646, elle peut attendre plusieurs mois.

La petite guerre se poursuit. Parlant surtout de l'année 1647, le père Paul Ragueneau écrit les phrases suivantes: « Je puis dire que jamais ce pays n'a été plus avant dans l'affliction... Les Iroquois, ennemis de ces peuples, continuent avec eux une guerre sanglante, qu'ils va exterminant nos bourgades frontières et qui fait craindre aux autres un semblable malheur... »<sup>1b</sup>

Tout l'été, la Huronie attend l'assaut de l'armée ennemie. D'après les rumeurs, l'Iroquois doit s'en prendre particulièrement à la tribu du Rocher qui occupe la partie orientale du pays, et ainsi à la mission Saint-Jean-Baptiste. Cette armée est belle et bien levée. Mais l'entreprise échoue et voici pourquoi. Au début de l'année 1647, alors que les Agniers organisaient leurs attaques contre les Algonquins de la Nouvelle-France, un parti onnontagué était venu sur les frontières de la Huronie. Vite repéré, il s'était vu poursuivi par une bande huronne. Il avait fait face et livré bataille dans des circonstances défavorables. Il avait subi la défaite. Les Hurons avaient tué son chef sur place, ils avaient capturé plusieurs guerriers. D'autres avaient pris la fuite. Les prisonniers sont brûlés plus tard, sauf Annenraës, un chef. Pour s'éviter de longs tourments, l'un des condamnés s'était jeté, tête la première, dans une chaudière d'eau bouillante.

---

1a. Ces pages sont extraites de la suite de *Iroquoisie* qui paraîtra quand les frais d'impression redeviendront abordables.

1b. *Relations des Jésuites*, (édition de Québec) (1647-48).

Annenraës vit chez les Hurons dans un état de demi-liberté. Au printemps 1647, quelques-uns de ses amis lui donnent avis en secret d'un complot que certains Hurons mécontents ont formé pour le mettre à mort. Le chef onnontagué songe à fuir et il communique son dessein à un confident sûr. Celui-ci révèle le projet à quelques capitaines et aux chefs principaux qui jugent à propos de favoriser l'évasion. Ils calculent en effet que l'Onnontagué dont l'influence est grande dans la capitale iroquoise, leur rendra à l'occasion de bons services. Ils l'équipent pour son voyage et ils le laissent partir la nuit.

Le calcul des Hurons était d'une adresse singulière. Annenraës atteint le lac Ontario, il le traverse. Au moment où il approche de son pays, il rencontre trois cents Onnontagués qui fabriquent des canots pour traverser le même lac et porter la guerre en Huronie; ils voulaient venger Annenraës qu'ils croyaient mort. Bien plus, ils ont formé une ligue avec les Goyogouins et les Tsonnontouans. Huit cents guerriers de ces tribus doivent se joindre à leur détachement. Si l'on ajoute le chiffre de cette bande de 1,100 guerriers, au chiffre des Agniers à l'attaque dans le secteur de la Nouvelle-France, on en vient vite à la conclusion qu'au printemps et à l'été 1647, la race iroquoise mobilise au moins quatre-vingt pour cent de tous ses hommes en état de porter les armes.

Annenraës reçoit une réception triomphale des guerriers de sa tribu. Ils le croyaient mort, et le voilà bien vivant parmi eux. Par reconnaissance, Annenraës emploie toute son influence à détacher de l'armée iroquoise de l'ouest les trois cents guerriers onnontagués, et, bien plus, à détacher de la Confédération, la tribu dont il fait partie. Contre toute espérance, il réussit assez vite dans cette entreprise. Ensuite, il entreprend de disposer ses compatriotes à un traité de paix avec les Hurons. Le parti au complet revient à Onnontaé. Un grand conseil a lieu. Les sachems décident d'envoyer une ambassade en Huronie. Le chef sera un individu du nom de Soiones, natif lui-même de Huronie, mais naturalisé iroquois depuis plusieurs années. A plusieurs reprises, il a fait la petite guerre avec succès contre ses compatriotes, il s'est acquis une brillante réputation militaire.

En 1645, les Agniers avaient abandonné la Confédération iroquoise pour faire une paix séparée avec la Coalition laurentienne. A l'été 1647, ce sont les Onnontagués, une tribu dont l'influence politique est grande, qui l'abandonnent pour faire la paix avec la Huronie.

Cette défection ne manque pas de gravité. Comme les Onneyouts et les Goyogouins forment deux tribus peu nombreuses et faibles, il ne reste que les Agniers à l'extrême est et les Tsonnontouans, à l'extrême ouest, pour porter le poids de cette guerre. On ignore les raisons profondes de ce succès diplomatique huron. Les Onnontagués agissent-ils ainsi par jalousie, crainte de voir Agniers et Tsonnontouans prendre une importance trop grande ? Obtiennent-ils des Hurons des avantages commerciaux ou autres ?

Soiones quitte donc Onnontagué. Il conduit avec lui, pour les libérer en Huronie, trois Hurons capturés depuis peu. Il arrive au bourg de Saint-Ignace le 9 juillet 1647. De nombreux conseils ont aussitôt lieu. Les tribus huronnes ne sont pas toutes du même avis. Celle de l'Ours redoute toujours l'ennemi, même s'il apporte des présents. D'autres bourgades espèrent la paix, elles la souhaitent même de tout leur cœur. La tribu du Rocher la désire plus que les autres, parce que, plus que les autres, elle est exposée aux coups et qu'elle compte de nombreux prisonniers dans la capitale de l'Iroquoisie.

Les Onnontagués offrent leurs présents, les Hurons ensuite. Ceux-ci décident d'envoyer une députation à Onnontagé afin d'étudier sur les lieux le problème de la paix. Jean-Baptiste Atironta, que l'on connaît bien, qui a hiverné à Québec en 1645-6, est nommé chef d'une ambassade de cinq personnes. Celle-ci part le 1er août 1647, elle apporte les présents habituels : « Nos Hurons se servent pour ces présents de *pelleteries, précieuses dans le pays ennemi* : Les Onnontagués se servent de colliers de porcelaine »<sup>2</sup> Cette simple phrase contient une précieuse révélation sur le conflit en cours.

Atironta se met en route, ramenant Soiones avec lui. Ils atteignent Onnontagué en vingt jours. Des conseils ont encore lieu. L'accord fait des progrès. Les sachems onnontagués décident de dépêcher une seconde ambassade en Huronie et de la placer sous la direction d'un vieillard du nom de Scandaouati, de lui adjoindre aussi deux autres chefs. Et les négociations ont pris à ce moment une tournure si favorable que les Onnontagués renvoient en même temps et par la même occasion quinze captifs hurons. Cependant tant que leurs députés ne seront pas de retour, ils garderont comme otage un ambassadeur huron.

Le 23 octobre, les ambassadeurs sont en Huronie. Le trajet se fait parfois en dix jours, mais ces Indiens ne sont pas toujours pressés malgré la qualité dont ils sont revêtus: ils chassent en route et ils pêchent: ils se fabriquent des canots, etc. Atironta arrive donc à destination avec les prisonniers et sept grands colliers de grains de nacre de 3,000 à 4,000 grains chacun: les Onnontagués les offrent « pour affermir la paix, avec parole que ce pays pouvait encore espérer la délivrance de cent autres Hurons, qui restent dans la captivité »<sup>3</sup>

Chacun épilogue sur ce traité inespéré, les missionnaires autant que les autres. Les Onnontagués auraient été infiniment reconnaissants pour le retour d'Annenraës; en second lieu, ils craindraient que de nouvelles victoires rendent plus insolents encore les Agniers qui le sont beaucoup; déjà, ceux-ci se rendent insupportables à leurs compatriotes des autres tribus; si jamais ils n'ont plus d'ennemis, personne ne pourra plus les contenir, pas même les Onneyouts, les Onnontagués, les Goyogouins et les Tsonnontouans. Ces derniers croient que l'existence de la Confédération dépend d'un certain équilibre entre les parties contractantes. La jalousie intertribale, règnerait à ce moment en Iroquoisie, comme il arrivera plusieurs fois. Chaque tribu jalouse l'autre, surveille la croissance de l'autre, tente de garder son importance dans la Confédération. Puis tous les Iroquois doivent passer par le pays des Agniers pour se rendre aux comptoirs hollandais: et ceux-ci mettent à profit leur situation stratégique, semble-t-il, soit pour extorquer des droits de péage, soit tout simplement pour jouer à ce moment encore le rôle pur et simple d'intermédiaires, comme font les Hurons. On ne mentionne encore que les Agniers à Fort Orange.

Aucun document, si ce n'est la phrase mentionnée plus haut, n'indique qu'il ait été question de pelleteries dans ces négociations. Les Hurons offrent-ils des concessions dans ce domaine? Cette même année, ils ne vont pas en Nouvelle-France, de sorte qu'ils auraient des réserves à consacrer à cette fin. C'est une possibilité, sans plus.

Les tribus iroquoises plus petites, les satellites, hésitent à prendre partie dans cette scission. Les Goyogouins penchent du côté de la politique de paix des Onnontagués: ils envoient deux colliers de grains de nacre et ils libèrent un prisonnier huron. Les Onneyouts verraient l'accord d'un œil favorable.

---

3. RDJ. — 1648-57.

Cette défection des Onnontagués, cette demi-défection des Goyogouins et des Onneyouts, peut facilement prendre les proportions d'un désastre pour la Confédération iroquoise. Car une coalition plus menaçante encore s'ébauche en ces quartiers lointains. Les Français en apprennent la première nouvelle dans la RELATION de 1647 qui dit ce qui suit: « Nos pères des Hurons nous ont mandé, que les sauvages d'Andastohé... qui avaient autrefois de grandes alliances avec les Hurons... ont fait entendre ce peu de paroles aux Hurons: Nous avons appris que vous aviez des ennemis: vous n'avez qu'à nous dire, levez la hache, et nous vous assurons, ou qu'ils feront la paix, ou que nous leur ferons la guerre. Les Hurons bien joyeux de ces belles offres, ont envoyé une ambassade vers ces peuples. Le chef de cette ambassade est un brave chrétien, accompagné de huit personnes, dont quatre ont embrassé la foi de Jésus-Christ ». <sup>4</sup>

La Relation huronne de l'année 1647-8, écrite par le père Rague-neau, apporte de plus amples renseignements. Elle dit que le pays des Andastes est situé à environ cent cinquante lieues au sud-est de la Huronie, qu'entre les deux se trouve l'Iroquoisie. Étienne Brûlé s'est rendu dans cette contrée en 1615-6, il l'a amplement visitée. Dans une seule grande bourgade, cette tribu, de souche iroquoise, belliqueuse au possible, résistante, compte treize cents hommes portant armes. Elle communique avec une colonie suédoise qui lui aide à se défendre. En temps ordinaire, elle combat les Iroquois, à qui elle porte souvent de rudes coups. Une alliance offensive entre Hurons et Andastes est toujours dangereuse pour la Confédération iroquoise qui doit alors se battre sur deux fronts à la fois. Onnontagués et Goyogouins sont les tribus les plus menacées par ces ennemis du sud.

Marie de l'Incarnation confirme la nouvelle à l'effet que des négociations actives ont lieu entre Andastes et Hurons. Les premiers, dit-elle, ont communiqué aux seconds « qu'ils avaient appris les mauvais traitements qu'ils (les Hurons) reçoivent de la part des Iroquois, et que, s'ils avaient besoin d'eux, ils n'avaient qu'à leur faire savoir, et qu'ils (les Andastes) aiguiseraient leurs haches pour venir à leur secours ». <sup>5</sup>

---

4. RDJ. — 1647-8.

5. *Marie de l'Incarnation — Écrits spirituels et historiques* — édition Dom Jamet v. 4, p. 178.

Ces pourparlers s'engagent à l'époque où Annenraës est fait prisonnier, c'est-à-dire au début de l'année 1647, alors que l'Iroquoisie se prépare à lancer deux mille guerriers contre la Coalition laurentienne. Deux ambassadeurs députés par les capitaines arrivent avec la mission de « dire à nos Hurons que s'ils perdaient courage et se sentaient trop faibles contre leurs ennemis », ils n'avaient qu'à envoyer des représentants pour formuler une action concertée. Les Andastes agissent à ce moment avec une prudence toute naturelle; ils comprennent fort bien qu'une fois la Huronie détruite et la Coalition laurentienne à bas, les Iroquois pourront tourner leurs armes contre eux, et se liguier pour les détruire sans appréhender une attaque qui viendrait du nord.

Les Hurons reçoivent avec soulagement cette offre d'alliance. Ils en prennent avantage à peu près dans le même temps qu'ils amorcent des négociations avec les Onnontagués. Les deux actions diplomatiques sont parallèles, simultanées, et s'affectent mutuellement. Les Onnontagués savent sans doute que l'accord entre Hurons et Andastes peut se traduire par des attaques violentes qui viseront en premier lieu leur propre tribu, leur propre bourgade; et ils deviennent probablement plus souples pour éviter cette guerre.

Quatre chrétiens, quatre païens sous les ordres d'un chef catholique, Charles Ondaaiondiont, composent la députation qui se met en route le 13 avril. Les Tsonnontouans sont au courant de ces mouvements, mais ils ne peuvent les empêcher et les Hurons arrivent à destination au commencement de juin. Annenraës que les Hurons ont laissé évader, arrive durant la même époque dans son pays onnontagué.

Dans le même temps, les Tsonnontouans commettent une erreur importante et qui aurait pu avoir des suites graves. Se voyant abandonnés par les Onnontagués et les Goyogouins dans leur projet d'invasion de la Huronie, ils ne se résignent pas à la paix. Une bande de 300 guerriers décide de trouver des ennemis au lieu de désarmer; elle se rend dans une bourgade fortifiée des Aondironnons, tribu neutre qui occupe, dans la péninsule de Niagara, un emplacement rapproché de la frontière de Huronie. Les Tsonnontouans se présentent comme des amis. Ces Neutres les laissent pénétrer dans le hameau comme d'habitude, puisque la paix, de temps immémorial, règne entre les deux peuples. Les visiteurs se dispersent dans les cabanes de leurs hôtes qui leur apprêtent des repas avec la bienveillance traditionnelle.

Mais à un signal donné, ils se lancent à l'attaque des Neutres, les égorgent, les massacrent, les capturent, mettent tout à feu et à sang. En quelques heures, la bourgade disparaît de la carte.

A cette attaque d'une brutalité inouïe, les Tsonnontouans donnent l'excuse suivante: l'hiver précédent, un de leurs guerriers s'est rendu chez la Nation du Pétun pour se livrer à la petite guerre. Il a tué quelques personnes et il s'est rapidement enfui. Des Hurons le poursuivent; ils le saisissent avant son entrée dans une cabane habitée par des Aondironnons, à la porte pour ainsi dire, « ce qui avait fait juger qu'il était de bonne prise »<sup>6</sup>. Les Tsonnontouans n'ont pas interprété leur accord de la même façon. L'holocauste des habitants de toute une bourgade doit venger cet affront supposé.

Mais par cette action, les Tsonnontouans provoquent toute la nation Neutre qui, à ce moment, était puissante, unie, qui comptait de nombreuses bourgades et pouvait devenir un ennemi dangereux. Ils ajoutent un élément nouveau à une coalition qui a déjà commencé à se former contre eux, qui se compose actuellement des Hurons, des Andastes, des Onnontagués, probablement des Goyogouins et des Onneyouts, auxquels peut maintenant s'ajouter demain la Nation Neutre. En effet, les Hurons comptent bien qu'après le massacre précédent, les Neutres vont se déclarer et prendre les armes contre ceux qui les ont si injustement attaqués. Une grande défiance existe déjà entre les deux tribus qui s'observent avec soin. L'explosion peut se produire d'un jour à l'autre. Pendant six mois environ, l'avenir reste douteux. Mais les Neutres n'osent pas sortir de leur neutralité. Ils laissent passer l'occasion. C'est un manque de jugement; ils ne portent pas un diagnostic pénétrant sur la situation où ils se trouvent; leur erreur leur coûtera cher et coûtera aussi cher à d'autres peuples. Toutefois, les Hurons continuent à espérer contre toute espérance; ils croient que le dessein des Neutres est de négocier en premier lieu pour obtenir la libération de leurs nombreux prisonniers, mais qu'ensuite, ils entreront en guerre pour se venger. Ils se trompent.

Pendant que les Neutres subissent leur humiliation et hésitent, l'ambassade des Hurons chez les Andastes fait long feu. A son arrivée là-bas, Charles prononce une harangue émouvante: il vient, dit-il, « du pays des âmes, où la guerre et la terreur des ennemis avaient tout

---

6. RDJ. — 1648-49.



désolé, où les campagnes n'étaient couvertes que de sang, où les cabanes n'étaient remplies que de cadavres, et qu'il ne leur restait à eux-mêmes de vie, sinon autant qu'ils en avaient eu besoin pour venir dire à leurs amis, qu'ils eussent pitié d'un pays qui tirait à sa fin ». <sup>7</sup> Il offre ensuite des présents symbolisant chacune de ses propositions.

Les Andastes éprouvent de la sympathie pour les malheurs répétés des Hurons; ils déplorent « la calamité d'un pays qui avait souffert tant de pertes »; le temps de pleurer était passé, celui d'agir était venu. Des conseils ont lieu. Les Andastes ne décident pas, eux non plus, d'entrer immédiatement en guerre. Au contraire, ils envoient des ambassades chez les Iroquois « pour les prier de mettre les armes bas, et songer à une bonne paix, qui n'empêchât point le commerce de tous ces pays les uns avec les autres ». <sup>8</sup> Ces Iroquois sont les Onnontagués qui reçoivent en ce moment les députés des deux principaux ennemis de leur pays. Mais les négociations traînent en longueur. Peut-être était-ce inévitable avec tous ces conseils, tous ces présents, ces allées et venues, Charles ne peut en attendre la fin. Il quitte la Susquehannah avec sept de ses compagnons. Il ne laisse là-bas qu'un Huron pour suivre les affaires de sa patrie et rapporter un rapport le temps venu. Le voyage de retour est long. Les Hurons n'arrivent en leur pays que le 5 octobre 1647. Ils ont dû voyager avec bien de la prudence le long de la frontière des Tsonnontouans qui les guettent et qui se tiennent à l'affût sur les pistes de la forêt. Pour éviter les embuscades, ils ont décrit un vaste circuit dans l'ouest, traversé des montagnes et des forêts, supporté d'après fatigues.

Le député laissé là-bas s'attarde. Toutefois l'ambassade des Andastes atteint bien Onnontaé. Sur la fin de l'été, Jean-Baptiste Atironta voit les présents qu'elle y a laissés. Il apprend que le dessein des Andastes est « de moyenner la paix entre nos Hurons et l'Onneyout, l'Onnontagué et le Goyogouin, et même s'il se peut avec le Tsonnontouan, et de renouveler la guerre qu'il avait il y a fort peu d'années avec l'Agner, s'il refuse d'entrer dans ce même traité de paix ». <sup>9</sup>

L'année 1647 se termine donc en Huronie sans apporter de résultats précis, définitifs. Les négociations diplomatiques en cours sont

---

7. RDJ. — 1648-58.

8. RDJ. — 1648-58.

9. RDJ. 1648-59.

d'une grande importance. Toutes ces tribus sont d'origine iroquoise, parlent une langue qui est au fond la même, ont des mœurs et des coutumes identiques. Quelques individus qui voient ce conflit de haut, veulent évidemment empêcher des massacres réciproques et, en particulier, la destruction des Hurons par les Iroquois; d'autres pensent au lendemain et redoutent les triomphes prochains des Iroquois contre la Coalition laurentienne; ils préféreraient conserver un équilibre déjà ancien. La ligue favorable à la paix, Hurons, Onnontagués, Goyogouins, Onneyouts, Andastes, compte à ce moment sur son nombre, plutôt que sur des engagements définitifs, pour imposer la paix aux Agniers et aux Tsonnontouans. L'influence des Neutres se fait sans doute sentir dans le même sens. Tous semblent croire qu'ils arriveront à leur fin sans qu'il soit besoin d'entrer en action.

Le moment est grave pour l'Iroquoisie. Une scission nette se marque entre les tribus qui la composent. La Confédération peut sombrer, comme l'ont bien marqué quelques historiens; un nouvel alignement peut remplacer l'ancien et les amis d'hier devenir les ennemis de demain.

\* \* \*

1648 — Agniers et Tsonnontouans ne désarment point. Les négociations en cours n'ont point de prise sur eux. Poussés par leur haine ou par leur besoin de pelleteries, ils décident de mener à bonne fin la lutte qu'ils ont entreprise et de détruire les Hurons après avoir détruit les Algonquins.

Ils doivent agir vite. Et surtout en premier lieu, rompre les communications entre les tribus qui négocient entre elles, Hurons, Onnontagués, Andastes. Des détachements, semble-t-il, se postent aux endroits stratégiques. En janvier 1648, par exemple, les Hurons décident d'envoyer une nouvelle ambassade à Onnontagé; six d'entre eux quittent le pays avec l'un des trois Onnontagués qui sont dans le moment même en Huronie; les deux autres y demeurent en qualité d'otages et l'un de ceux-ci, nommé Scandaouati, est un personnage important dans son pays. Or ces députés n'arriveront jamais dans la capitale de l'Iroquoisie; ils se heurtent à un parti de cent Agniers qui sont à l'affût aux frontières mêmes de la Huronie. Deux des Hurons seulement s'échappent et rapportent la nouvelle du désastre. L'Onnon-

tagué qui les accompagnait n'est cependant pas molesté; il peut continuer sa route et retourner chez lui.

Scandaouati apprend ces nouvelles avec un stoïcisme apparent. Il disparaît au début du mois d'avril. Les Hurons croient qu'il s'est tout simplement évadé. Cependant, au bout de quelques jours, ils découvrent « son cadavre au milieu d'un bois »<sup>10</sup>, tout proche du bourg où il habitait. Un examen attentif prouve qu'il s'est suicidé, d'un coup de couteau dans la gorge, « après s'être fait comme un lit de quelques branchages de sapin, où on le trouva étendu »<sup>11</sup>. On appelle aussitôt sur les lieux l'autre Onnontagué, son compagnon, « afin qu'il fût témoin comme le tout s'était passé, et qu'il vît que les Hurons n'avaient pu tremper en ce meurtre »<sup>12</sup>. Celui-ci dit aussitôt les paroles suivantes : « Je me doutais bien qu'il serait pour faire un coup semblable: ce qui l'aura jeté dans ce désespoir, est la honte qu'il aura eue de voir que les Tsonnontouans et Agniers soient venus ici vous massacrer jusques sur vos frontières; car quoiqu'ils soient vos ennemis, ils sont nos alliés et ils devaient nous porter ce respect, qu'étant venus ici en ambassade, ils attendissent à faire quelques mauvais coups, après nôtre retour, lorsque nos vies seraient en assurance. Il a cru que c'était un mépris trop sensible de sa personne, et cette confusion l'aura jeté dans ces pensées de désespoir... »<sup>13</sup>. De plus, redoutant les coups de ce genre, il avait dit à l'Onnontagué qui était parti avec l'ambassade huronne « qu'il donnât avis à ceux de notre nation, que si durant les pourparlers de cette paix, et tandis qu'il serait ici, on faisait quelque mauvais coup, la honte qu'il en aurait le ferait mourir »<sup>14</sup>. Il a donc commis une espèce de hara-kiri d'un coup de couteau dans la gorge.

Cette interruption forcée des négociations à un moment où ni Hurons, ni Andastes, ni Onnontagués, ni Neutres n'ont encore adopté aucun projet commun de campagne militaire, plonge de nouveau la Huronie dans le danger au début de l'année 1648. Agniers et Tsonnon-

---

10. RDJ. 1648-57.

11. Idem.

12. Idem.

13. 1648-58.

14. Idem.

touans s'en laisseront-ils imposer par cet embryon de Ligue, par le danger de provoquer les tribus qui la composent, et qui, ensemble, sont bien plus fortes qu'eux ? Se jugeront-ils assez forts pour entreprendre seuls d'abord, l'invasion de la Huronie ? Ce pays a su en 1647 reculer l'échéance, remettre à plus tard l'assénement du coup fatal. Que lui réserve maintenant l'année 1648 ? Le repos dont elle a joui n'a pas été absolu. Sainte-Marie, la grande résidence des Jésuites, « dans le cœur du pays », sur la rive de la baie Georgienne, s'est développée en paix : elle abrite maintenant une soixantaine de Français : missionnaires, *donnés*, domestiques. C'est un fort spacieux, avec des ouvrages en maçonnerie, des maisons, des cabanes indiennes, du bétail. Les missionnaires en partent ou y reviennent pour des retraites, des repos, des consultations ; les Hurons y affluent ; ils y reçoivent l'hospitalité en n'importe quel temps, pour n'importe quel nombre de jours, ils y reçoivent des soins corporels ou spirituels. La conversion de la Huronie marche maintenant à grands pas. Mais la tranquillité n'est pas absolue. « Ce n'est pas que quelques aventuriers ne soient venus faire de temps à autre quelques mauvais coups, à la vue même de notre habitation », <sup>15</sup> mais ils ne s'en sont approchés qu'en petit nombre et à la dérobée. Sur la fin de l'été 1647, un Huron captif et iroquisé a conduit quelques guerriers iroquois « dans une île écartée ». Ils y surprennent une cabane habitée par des Hurons chrétiens qui se livraient à la pêche ; quatre ou cinq personnes sont tuées sur place, les autres, capturées. Un fugitif apporte la nouvelle à la bourgade la plus rapprochée ; le missionnaire accourt et il a le temps de baptiser l'une des victimes. Un parti huron poursuit ces Iroquois, les devance et les intercepte au bout de huit à dix lieues. Les prisonniers sont libérés avant d'avoir reçu aucun mauvais traitement. Le chef du parti est capturé avec l'un de ses compagnons.

Conduite par les Agniers et les Tsonnontouans, la petite guerre est assez molle pendant que les grandes négociations se poursuivent. Elle fait quelques victimes isolées. Des Hurons prisonniers s'évadent. Quelques ennemis sont pris et « brûlés à l'ordinaire » après avoir reçu le baptême. Mais les derniers mois de l'année 1647 et les premiers mois de l'année 1648, bien qu'assez tranquilles, sont le signal d'un

---

15. RDJ. 1648-58.

grand changement dans les bourgades qui sont situées sur la frontière. Enfin conscients du danger, les Hurons entreprennent de se fortifier mieux et d'occuper des sites faciles à défendre.

Léo-Paul DESROSIERS

*Conservateur de la Bibliothèque Municipale de Montréal*